

RÉDACTION

TITI

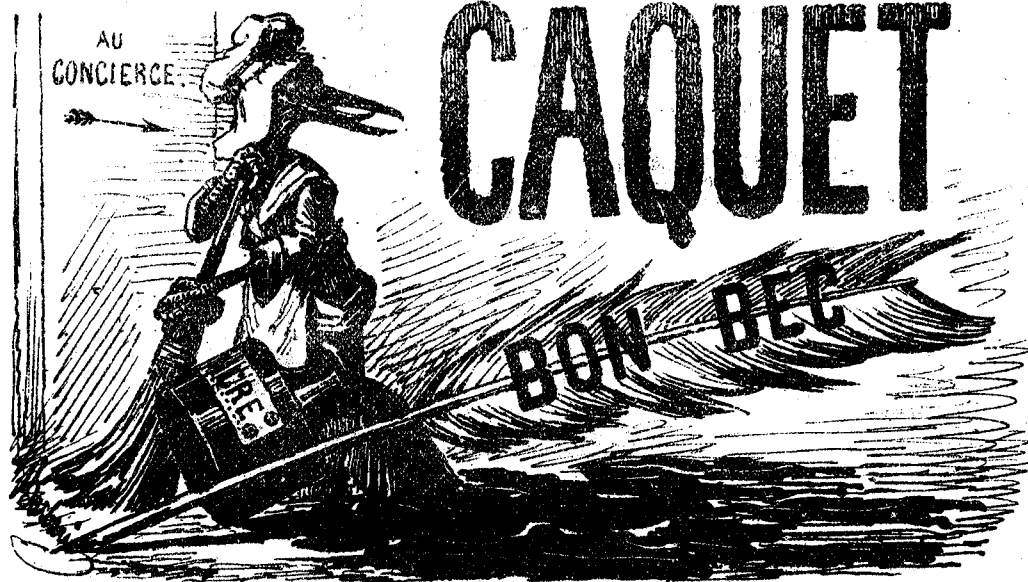
Première plume

CARABI

Deuxième plume

COMPÈRE GUILLER

Secrétaire de la rédaction



RÉDACTION

TOTO

Troisième plume

CARABO

Quatrième plume

DESSINS DE GAILLARD

JOURNAL COMIQUE LYONNAIS HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

Rédacteur en chef : CARABI-CARABO

Dépôt central : chez MM. SEYMAT et SIMIAN, librairie moderne, rue Impériale, 52

NOTA.—Toutes les demandes, réclamations, ainsi que manuscrits doivent être adressés *franco* à l'adresse ci-dessus, au Directeur du journal *Caquet-bon-Bec*.

COUPS DE BALAI

Tout est en désarroi dans ma loge.

Je rentre et j'y trouve tous mes collaborateurs en armes.

Je veux aussitôt connaître les motifs de cette vive louleur et Carabo me présente un petit journal intitulé *Le Pitre*, où je lis ce qui suit :

« Comme *Caquet-Bon-Bec*, — celui-là du moins ne saurait tromper le public — Barillot s'est intitulé le successeur de *Guignol*. L'idée est bonne... surtout les jours de brouillard. Tant de balayeurs, de charcutiers, d'ébénistes, se fauflent aujourd'hui dans le journalisme, qu'il est bon parfois d'avertir qui l'on est et même... qui l'on n'est pas.

« Quand on prend l'esprit des autres on n'en saurait trop prendre. »

Et à la quatrième page :

« Discours inédit du docteur Chapot, et chœur final : la mort de *Caquet-Bon-Bec*, chanté par toutes les sociétés chorales, réunies en cochon, en désaccord par fait avec toutes les fanfares. »

C'était la nouvelle anticipée de ma mort qui avait jeté la consternation parmi mes amis.

**

O *Pitre*, mon ami, vous qui avez donné l'essor à ce canard, permettez-moi de vous répondre deux mots.

Caquet a la vie plus dure que vous ne le pensez, et elle saura vous le prouver.

La longueur de vos oreilles ne laisse peut-être parvenir à votre tympan que des *aneries*, que vous répétez avec complaisance et une satisfaction non déguisée.

Mais d'abord, cher Bilboquet, où avez-vous pris que j'aie jamais eu l'idée de me présenter comme le successeur de *Guignol*?

Et de qui donc ai-je pris l'esprit?

Ce ne serait toujours pas dans le champ de chardons sur lequel vous vous galvaudez... Quoique *Caquet* ne soit pas difficile sur le choix de ses aliments, jamais elle ne mangera au même ratelier que celui qui contient votre pâture.

**

Vous paraissez vouloir insinuer que je puis être une balayeuse, une charcutière ou une ébéniste,

« Que c'est comme un bouquet de fleurs. »

Soit, mon cher *Pitre* admettons que je sois une balayeuse, alors gare aux coups de balai, et vous n'avez qu'à vous bien tenir.

Du reste, un coup de balai ne me semble pas devoir être inutile dans votre boutique, ne serait-ce que pour éconduire au ruisseau des élégances de style comme celles-ci :

« ... C'était un peu de M... dans l'encens. »

Et encore :

« La mort de *Caquet-Bon-Bec*, chanté (sic) par les Sociétés chorales réunies en cochon... »

C'est joli, n'est-ce pas, ô mon cher *Pitre*!

Oh! oui, vous avez raison. Si vous n'êtes pas charcutier, pour le moins, vous devez être vidangeur.

Cependant, remarquez que ces belles choses ne signifient absolument rien. Mais, peut-être, vous êtes vous dit en les insérant : « Je chais bien que c'est châte, mais chaitient de la place. »

O Auvergnat!

**

Il est vrai que, lorsque l'on a écrit dans *Guignol*, on peut bien se permettre certains écarts de langage, et vous prenez le soin de nous l'apprendre dans votre article intitulé : LE JOURNAL DE GUIGNOL DÉVOILÉ.

Permettez-moi, mon cher *Pitre*! de vous démontrer que vos prétendus *mystères* ne sont autre chose que le fameux secret de Polichinel, connu de tout le monde.

Seulement, vous parlez de la rédaction de *Guignol*, comme les aveugles parleraient des couleurs, qu'ils ne connaissent pas.

Je vais vous le prouver.

Vous indiquez d'abord sept personnes, comme ayant fait partie de cette rédaction.

Je puis vous affirmer que, sur ces sept noms, quatre d'entr'eux n'ont jamais collaboré à cette feuille.

Ou vous vous trompez, ou, en votre qualité de *Pitre*, c'est une facétie que vous adressez à vos lecteurs.

Quant au huitième, vous l'indiquez simplement par ces mots : ET MOI.

**

Ce MOI en dit plus gros qu'il n'en a l'air.

Peut-être, cher *Pitre*, votre modestie vous empêche-t-elle de vous faire connaître que vous étiez le *Deus ex machina* de la chose.

Cependant, je vous remercie de m'avoir appris une particularité jusqu'à ce jour inconnue de tous.

La voici :

« LA VENTE DES KIOSQUES, qu'on doit bientôt interdire à l'enfant terrible.... »

Ainsi, grâce à vous, mon cher *Pitre*, voilà *Guignol* marchand de kiosques!

Ou ne serait-ce pas plutôt votre plume qui aurait fourché dans votre main encore malhabile et inexercée?

En vous exprimant ainsi : LA VENTE DU JOURNAL DE GUIGNOL dans les kiosques, etc., on aurait compris ce que vous vouliez dire, et vous n'auriez pas fait du bon p'pa qu'Embaume un négociant en kiosques, qu'il n'a jamais songé à vendre pas plus qu'à acheter.

**

Croyez-moi; mon cher *Pitre*, méditez sur ces vers de l'immortel fabuliste :

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Et faites vous en, à vous-même, une saine application.

CAQUET-BON-BEC.

LA BANDE NOIRE

M. DUMARCHON

Nous nous trouvons dans un appartement situé à un rez-de-chaussée.

Des casiers, des cartons, un bureau de sapin noirci, sur lequel sont jetés une masse de papiers simulant un

ACTUALITÉS



A VENISSIEUX

- Eh ben ! mon pauv' Pierre, not' commerce n' va plus ; à quoi ça peut y ben tenir ?
 — A quoi ça tient ! c'est pas difficile à deviner : c'est un certain M. Veuillot, de Paris, qui s'est mis marchand d'Odeurs et qui nous fait concurrence.

— beau désordre — effet de l'art — , formant tout l'aménagement de cette pièce.

Immédiatement à côté, sous un hangard, plus ou moins vaste, se trouvent des marchandises de toute nature : vins en fûts et en bouteilles, denrées coloniales, farines, et même jusqu'à du charbon de terre ; — le tout, dans un pêle-mêle indescriptible, ou rangé avec ordre et régularité.

Parmi tout cela, douze ou quinze personnages, allant et venant d'un air affairé, circulant à travers des garçons de magasin, qui semblent avoir peine à répondre aux diverses questions ou aux demandes qui leur sont adressées et qui se croisent en tous sens.

M. Dumarchon, maître et seigneur du lieu, est en ce moment sur le seuil de ses magasins, conversant avec deux individus, dont la mise mérite une description particulière.

Malgré les efforts visibles auxquels ils paraissent s'être livrés pour paraître à peu près convenablement vêtus, il n'est pas difficile de se convaincre que la plupart des objets composant leur toilette sont des vêtements d'emprunt.

Ils ont du linge propre, et semblent embarrassés de ce luxe insolite. Leurs vêtements sont ou trop courts ou trop longs, et leur élégante chaussure, quoique cirée d'une façon irréprochable, laisse traitreusement voir, en plus d'un endroit, que l'usage des chaussettes leur est totalement inconnu.

Enfin, ils sont contents d'eux-mêmes et ne doutent pas que leur grande tenue ne tape dans l'œil au paysan.

Nous donnons plus bas l'explication de cette locution, que l'on peut, sans danger, classer parmi les plus vicieuses de notre langue.

M. Dumarchon discute avec eux les dernières conditions d'un marché, qui ne tarde pas à être conclu.

A ce moment, un homme, — moitié campagnard, moitié citadin, — apparaît à l'angle d'une rue voisine, et se dirige du côté du magasin.

— Le voilà ! dit l'un des deux individus à M. Dumarchon. Attention !...

Et tous deux disparaissent rapidement sous les sombres profondeurs du hangar.

Le nouveau venu s'adresse poliment au maître, qui est resté sur le seuil.

— M. Dumarchon ? demande-t-il.

Ce dernier se fait connaître, et invite son interlocuteur à passer au bureau.

A leur arrivée dans cette pièce, et sur un signe de M. Dumarchon, les personnes présentes s'empressent de laisser le champ libre aux nouveaux arrivants.

Le visiteur s'explique ; il est propriétaire de vignobles, et fait connaître qu'il vient prendre des renseignements sur la solvabilité de MM. X... et Z..., à qui il a vendu des vins, qui devront être expédiés dans les magasins de M. Dumarchon.

Ce dernier ne peut que se louer des rapports qui ont existé entre lui et ces messieurs ; il les connaît depuis de longues années, et le vendeur peut être sans inquiétude sur le sort de sa marchandise.

Tout en causant, M. Dumarchon invite son interlocuteur à visiter ses magasins. Le propriétaire est charmé

de l'activité qui se déploie sous ses yeux, et son cœur ne manque pas de lui faire remarquer que tels et tels lots appartiennent à ses nouveaux clients.

Ceux-ci, après avoir effectué leur retraite par une porte de derrière, reparaissent à l'entrée principale.

Emerveillé par ce qu'il vient de voir, le paysan leur fait l'accueil le plus cordial, et le marché déjà entamé ne tarde pas à être définitivement conclu.

Après un plantureux déjeuner, payé par les acheteurs, et auquel a assisté M. Dumarchon, le paysan prend congé de ses nouveaux clients, enchanté de leurs manières franches et joviales.

Après son départ, un nouveau marché est débattu entre M. Dumarchon et les deux industriels.

Il est bientôt convenu qu'en recevant les marchandises, M. Dumarchon leur comptera trente ou quarante pour cent de leur valeur totale, et qu'elles ne pourront redevenir la propriété de MM. X... et Z... que lorsque ces derniers lui auront remboursé ses avances.

Ceci s'appelle faire une *consignation*, et pour se mettre parfaitement en règle, M. Dumarchon bacle et rédige séance tenante un acte en bonne et due forme, afin de se mettre à l'abri des suites de l'indiscrète curiosité de la justice.

Car M. Dumarchon est intimement convaincu que MM. X... et Z... seront dans l'impossibilité de lui rendre l'argent qu'il leur avancera.

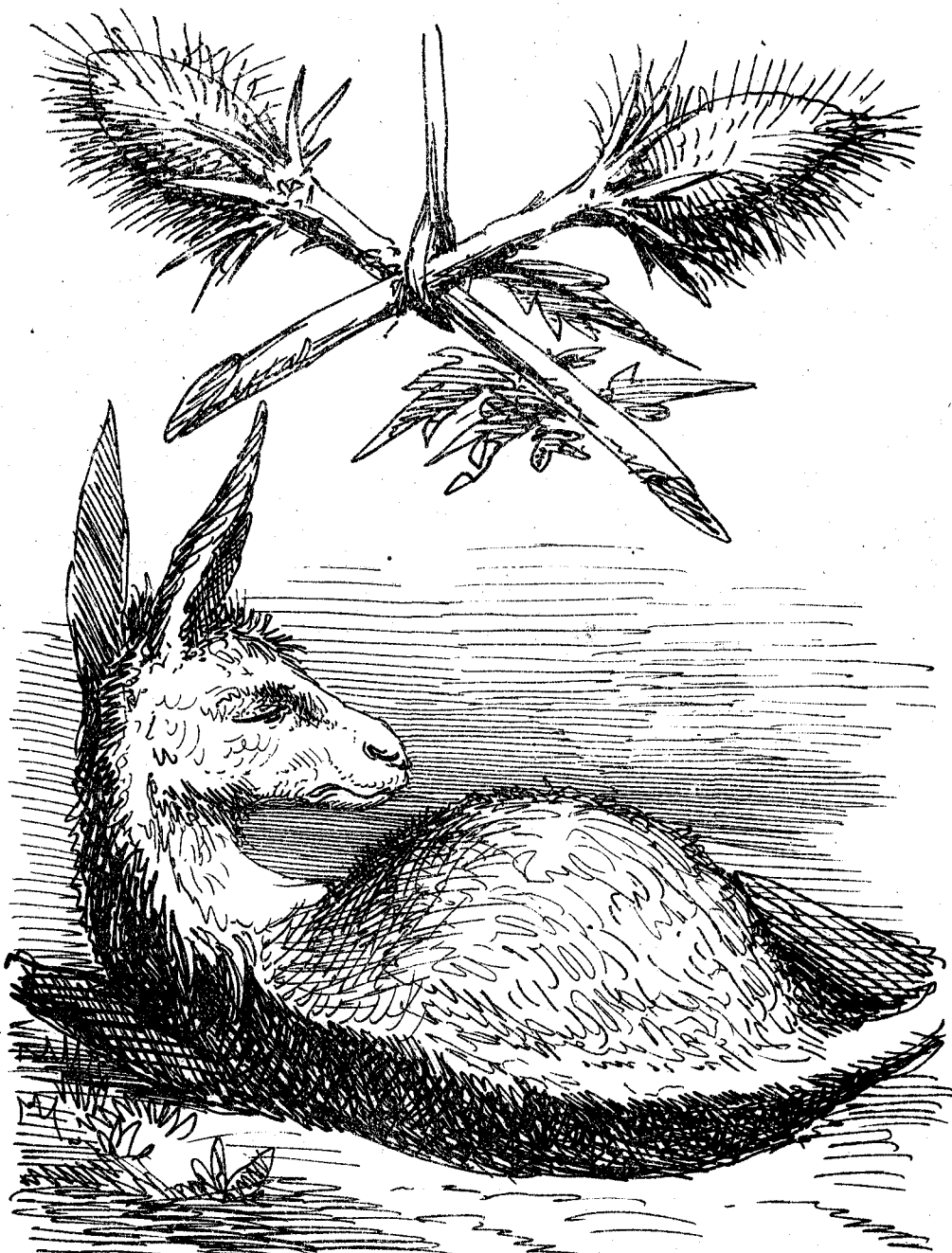
Trois mois après, le paysan se présente chez M. Dumarchon, sa facture à la main. X... et Z... ont depuis longtemps disparu, après avoir vendu les marchandises

LES NOUVEAUX VENUS



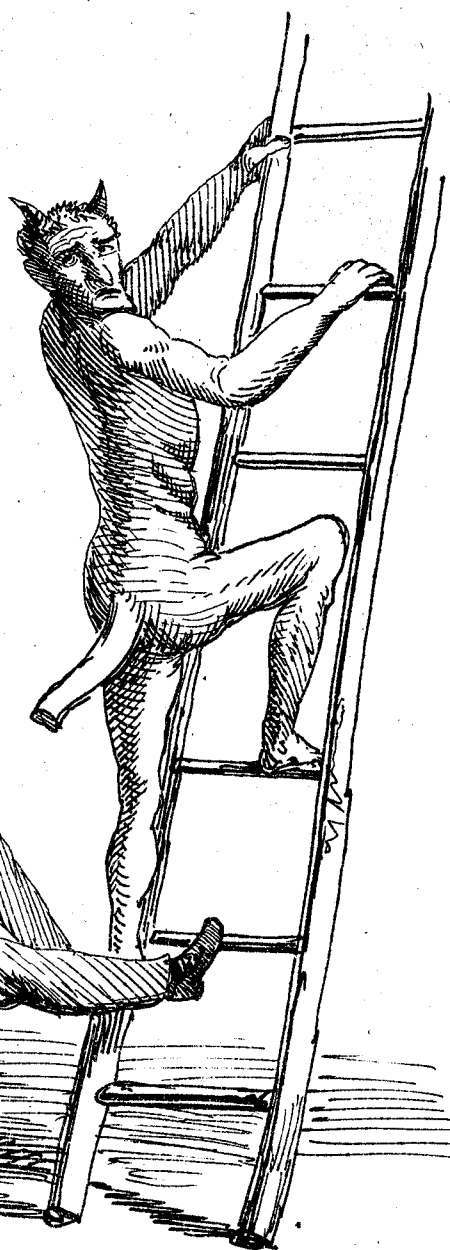
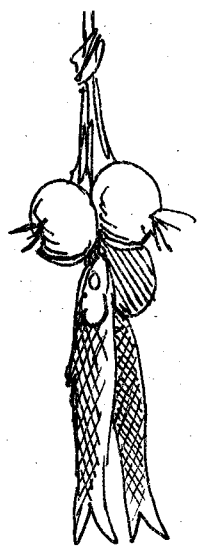
LE SAPEUR

Les bonnes, d'abord joyeuses de son arrivée, tombent dans la consternation en le voyant avaler son n'hache.



LE PITRE

En danger de perdre la vie pour s'être trop galvaudé dans un champ de chardons.



LE JOURNAL DU DIABLE

Les rédacteurs l'ont tiré par la queue.



LE FLANEUR

N'a pas paru. S'est peut-être arrêté trop longtemps à bouquiner sur le quai de l'Hôpital. Pourvu qu'il n'y soit pas entré.

UN PEU DE TOUT



Fusil se chargeant par la culasse.



Allons, encore une bonne année à passer. Le journal dit : « Une effroyable épizootie, etc. »

— Ma foi, vive les trichines.

qu'il leur avait expédiées, et sans laisser leur nouvelle adresse.

Le paysan furieux crie, jure et tempête; mais il est obligé d'avaler le bouillon, et quelquefois pour des sommes considérables.

★★

Mais le tour est joué : X... et Z... ont eu le temps, à l'aide des mêmes moyens, de faire de nouvelles dupes, à la grande joie de M. Dumarchon qui, en peu de temps, devient possesseur d'une fortune des plus respectables, et se retire du commerce avec toute la satisfaction que donne une conscience pure, et le légitime orgueil d'avoir toujours loyalement accompli ses devoirs de commerçant.

CARABO.

LYONNAISERIES

Sais-tu, demandait dernièrement le peintre X... à un de ses amis, sais-tu combien il y a de fontaines à Lyon. Petrus se livre à l'énumération de ces monuments :
Il y a à la fontaine de la place de l'Impératrice ;
Celle de la place Saïhonay ;
De la place Louis XVI ;
De la place Saint-Michel...
— Non, non, ce n'est pas cela, interrompit X...
— Alors, qu'est-ce donc ?
— Eh bien ! il y a dix kilomètres.

★★

— Ah ! c'est comme cela, réplique Petrus ; puisque tu es si fort, explique-moi la différence qui existe entre les sergents de ville et les pruneaux.

X... réfléchit quelques instants et finit par jeter sa langue aux chiens.

— C'est cependant bien facile à comprendre ; les sergents de ville arrêtent et les pruneaux relâchent.

Pardon !...

★★

— A mon tour :

Pourquoi le fruit du pommier devrait-il être du genre masculin ?

— Parbleu ! parce qu'il est trop pomme (homme) pour être du féminin !!!...

★★

Galurin et Bétiat étaient en discussion.
On se disait des gros mots.

— Je vous ferai passer pour ce que vous êtes, dit Galurin à Bétiat.

— Vous ne me ferez passer pour rien du tout.

— Vous avez raison, restons-en là.

★★

Bétiat riposte par un coup de pied.
Galurin se retourne et, s'adressant à Bétiat avec dignité :

— Monsieur, à l'avenir, je vous défends de remettre les pieds chez moi.

★★

L'autre jour, deux personnes relevaient, sous un arbre, un homme qui paraissait inanimé.

Passe un sergent de ville conduisant au poste un pauvre travailleur à l'étalage.

— Tiens, dit le jeune industriel, je le reconnais ce pauvre flou de Gusguste ; il sera mort de besoin sûr ; voilà huit jours qu'il n'avait rien pris.

Toto.

CORRESPONDANCE

A M. J. M. — Sans doute, la situation que vous indiquez nous est connue, et est digne de toutes sympathies. Mais il nous est interdit de traiter de ce dans notre feuille.

Le Gérant : MILLOT